N° 11. — 1re Année Prix du Numéro : 30 cent. Novembre 1908

LA VIE FUTURE

Revue Psychologique de l'Afrique du Nord

La Commémoration des Morts

Le premier novembre, les catholiques fêtent l'apothéose des esprits heureux, sous le nom de saints. Le deux, ils fêtent, dans ce qu'ils appellent les Morts, les esprits qui ont quitté leur enveloppe terrestre, que le commun des mortels regarde comme une éternelle séparation.

Le souvenir de ceux qui ont quitté le monde terrestre, chers à tous les cœurs sensibles, est tellement inné en nous, que rien ne saurait le déraciner. L'usage de consacrer un jour à ces lugubres réminiscences, remonte à la plus haute antiquité.

L'automne, avec son ciel gris et nuageux, semble jeter dans l'esprit, un crêpe noir qui réveille de tristes souvenirs

Dans ces jours mélancoliques, les âmes bien nées, dégoûtées des plaisirs tumultueux, aiment à s'enfoncer sous les tristes ombrages des cyprès des cimetières. Ces arbres, qui ombragent les dépouilles mortelles de nos chers disparus, ne devraient pas réveiller dans nos cœurs des sentiments de tristesse, puisqu'ils sont l'emblême de l'immortalité, de la force et de l'éternelle jeunesse de l'âme.

La rentrée dans le monde des esprits doit donc être considérée avec espoir, dans la pensée que nos chers disparus ne sont que les invisibles et non les absents.

Quelles que soient les pratiques des divers peuples, le souvenir qui reste dans nos cœurs affirme péremptoirement que la mort n'existe pas puisque l'âme, dégagée du corps, rentre dans une éternelle

jeunesse et que son souvenir s'impose à ceux qu'elle a laissés sur la terre.

La mort, c'est la vie ; car les liens brisés sur la terre se renouent dans l'immortalité.

Si notre corps se décompose et se détruit, l'âme retourne dans la patrie commune. La terre, gardienne de la dépouille mortelle de chacun, n'est donc que la dépositaire du corps. Dans le recueillement de son cœur, l'homme trouve sur les tombeaux les plus tendres souvenirs de ceux dont le corps repose sous le chaume.

L'illusion se dissipe sous l'empire de ces sombres pensées, et l'auguste vérité se montre plus pure dans le domaine des morts.

Plus on considère l'existence humaine, plus elle paraît vaine et illusoire, puisque les hommes tombent comme les feuilles d'automne. Au milieu de ces tristes pensées, on est heureux quelquefois de reposer son regard sur les tombeaux qui représentent la délivrance.

Mais la vie est un flambeau qui se consume en s'allumant.

Dans la pensée et la ferme conviction que la vie terrestre est une espèce de rideau qui nous cache le monde universel, notre patrie, et que la mort est une renaissance, la crainte de ce passage finit par disparaître. Il est certain que la mort, souvent présente à notre esprit, cesse d'exister. Mais l'imagination humaine invente souvent une mort qui n'est pas celle que la nature a faite.

L'éternité repose sur l'aile d'une heure fugitive qui nous échappe. A l'exemple des sages, il est bon de s'entretenir avec les heures passées et de ne pas oublier ceux qui ne sont plus de ce monde. Mais hélas ! le souvenir de la mort est partout, excepté dans le cœur de l'homme, qui reste souvent dans un continuel oubli.

Tout dans la nature est animé de la même flamme, qui émane de la source commune.

Quand nous lisons bien attentivement les évolutions du monde universel, nous y trouvons les principes évidents de l'immortalité qui forme la clef de l'existence de Dieu et le nœud qui unit la terre au ciel.

En pensant à ceux qui nous ont précédés dans la tombe, rappelons-nous que tout passe : les grandeurs et l'opulence disparaissent comme la misère et la douleur.

Mais, au milieu des vicissitudes de la vie, rappelons-nous qu'aux heures les plus sombres de notre existence, un ange aux ailes d'azur déploie près de nous, son manteau d'espérance et d'immortalité, nous montrant la route que nous devons suivre. Soyons donc fidèles à ses inspirations, qui révèlent les lois, qui doivent nous guider pour accomplir notre destinée.

Il est, en effet, des heures où l'aube matinale éclaire l'humanité de sa douce lumière.

Au milieu des tribulations de la vie, soyons attentifs aux voix intimes qui chantent les grandeurs infinies, dont les accents s'épandent à mesure que les détails de ces harmonies se transforment et frappent délicieusement nos oreilles.

Envisageons la vie dans toute sa réalité, restons unis au monde invisible avec lequel nous sommes solidaires.

Mais l'homme de bien attend silencieux et sans crainte l'heure de la délivrance. Pour lui la fin de la vie est l'aurore du bonheur.

L'homme qui comprend bien sa destinée regarde donc la mort comme une douce messagère, qui lui ouvre les portes du monde universel.

Que chacun, dans cette commémoration des morts, s'unisse de cœur et de sentiment, aux êtres chéris qui vivent dans le monde invisible ; que leur souvenir illumine nos plus vives sympathies à l'égard de nos chers disparus, ranime les élans généreux des deux mondes, les rattachant étroitement dans la solidarité de leur bonheur commun.

Visitons donc avec empressement nos cimetières, ces vastes nécropoles où reposent les restes de ceux qui nous ont précédés sur la scène de la vie terrestre. Qu'un souvenir, une pensée, nous réunissent dans la fraternité universelle.

DÉCHAUD,
Publiciste à Oran.

L'Humanité devant la Mort

« *O vous, qui proclamez le néant de la fosse,*
« *Et qui marchez, pensifs, vers ces tombes, là-bas,*
« *Quoi! les morts ne sont rien? Notre espérance est fausse*
« Pourquoi fleurir vos morts, si vous n'y croyez pas?
« *O, peuple recueilli, fervente foule austère?*
« *Noir cortège émaillé de bouquets pleins d'amour,*
« *Est-ce pour un cadavre absorbé par la terre*
« *Que tu portes si loin les belles fleurs du jour?*
« *Si tu ne gardes pas, sous tes plus sombres voiles,*
« *Quelques lueurs de foi pour le dernier essor,*
« *A qui destines-tu, comme un collier d'étoiles,*
« *Le tribut rayonnant des immortelles d'or?*
« *Peuple, ne doute pas, ô grand peuple qui donnes*
« *Ton sang à ton pays, tes larmes à ces croix!*
« *Lorsque tes rudes mains déposent ces couronnes,*
« *Tu peux dire: « je doute »! — Il n'en est rien: Tu crois!*
« *Tu peux nier ton âme! En vain! Tes mains fleuries*
« *Appellent, malgré toi les morts, tes confidents!....*
« *Tu peux renier Dieu! Tu pleures, donc tu pries!*
« *Et ton âme se mêle à nos transports ardents*!

....

....

Oui, le poète a raison quand il nous dit:

« *Pourquoi fleurir vos morts, si vous n'y croyez pas?*

Ce ver, plus profond qu'il ne le semble au premier abord, m'a vivement impressionné; car il frappe droit et juste au cœur même de la négation qui, de nos jours, s'érige en système, au mépris de la nature, de la vraie science et, surtout, de l'immortelle humanité.

Que se passe-t-il, en effet chaque année, durant la première quinzaine de novembre, dans cet Alger sceptique où l'on se vante à l'envi de ne croire qu'aux choses positives et tangibles?

Vous le savez tous, par quelque triste expérience personnelle plus ou

moins douloureuse, les cimetières voient affluer à leurs portes la population tout entière. Ceux qui s'agitent encore dans le rêve de l'existence présente vont *fléchir le genou* et déposer l'offrande intime du souvenir, souvent, hélas ! de la désolation, sur le sol où dort la dépouille aimée depuis que l'Esprit a pris son vol vers les régions de la vie réelle. Que de scènes affreuses et désolées parmi ces êtres que le trouble étreint ! Que d'évocations inconscientes, de plaintes, de cris déchirants, de sanglots et de larmes !

Si cette foule attristée ne croit qu'au néant, que vient-elle faire dans le silencieux asile ? L'œuvre de destruction définitive qui s'y produit est-elle de nature à nous attirer ? Ignorons-nous que la désagrégation de la matière ne laisse de notre personne, que ce *quelque chose sans nom dans la langue humaine*, qui nous stupéfierait d'horreur s'il nous était permis de le voir. Est-ce donc à *cela* que s'adressent nos élans d'amour, et nos pleurs ?.....

S'il en est ainsi, que Dieu nous prenne en pitié, car nous sommes alors les êtres les plus déshérités de la Création. La plante et l'animal sont plus favorisés que nous; eux, du moins, n'ont conscience ni de la déchirante séparation, ni de la solitude perpétuelle où la mort nous réduit.

Ah ! je l'ai vue de près, cette douleur sans bornes, sans adoucissement possible ; cet indiscible désespoir de l'incrédulité ? J'ai vu le matérialiste, affolé, interpeller passionnément l'être aimé ; frapper avec des cris de rage et le blasphème aux lèvres, à la porte qui venait de se refermer sur lui pour toujours, croyait-il. J'ai sondé l'abîme que renfermait pour lui ce mot affreux : jamais !.....

Certes, il avait nié, durant les jours prospères où la lutte semble aisée en raison de son éloignement probable : esprit frondeur qui se croyait fort parce que le malheur l'avait épargné : pauvre insensé, aujourd'hui terrassé, il avait déclaré se soumettre d'avance aux dures exigences de la nature et se sentir assez ferme pour envisager sans défaillance le mystérieux passage !..... Et voilà que quelques minutes à peine suffisent à l'effondrement de cette fausse bravoure ; le malheureux a glissé dans la profonde obscurité de ses propres pensées, et nulle puissance au monde ne saurait l'en tirer ; car, à force de pétrifier toutes choses sous les glaces du matérialisme, il s'est pétrifié lui-même, en se refusant à la noble recherche du vrai, pour laquelle notre esprit est créé. Combien de temps encore durera cette cristallisation morale ? Et, si

quelque rayon céleste ne vient le pénétrer en l'illuminant, qui donc nous dira vers quelles extrémités peut être précipitée cette victime des idées actuelles ? Oui, pour le matérialiste, la mort, est et demeure « *le roi des épouvantements* ».

On a beau n'y point vouloir songer, s'en distraire avec soin, s'égayer de son mieux, vivre aussi bien que possible en se disant : « Que m'importe ! » Le jour fatal arrive inéluctablement où cette insouciance calculée se trouve face à face avec ce fait inouï : *La mort.* Car, tout arrive ici-bas ? Il se peut qu'un empire s'écroule, qu'un gouffre s'ouvre soudain au sein de la ville la plus florissante et l'engloutisse tout entière ; les montagnes s'éboulent ; les fleuves débordent ; la mer rompt ses digues ; les ouragans emportent nos habitations ; la foudre nous terrifie par ses effets étranges et sa force irrésistible. Il se peut, d'autre part, qu'un fripon devienne honnête homme, qu'on voyage un jour en ballon comme aujourd'hui en chemin de fer ; sur ce point, et sur tant d'autres, la science n'a pas dit son dernier mot Il se peut également que les peuples les plus sauvages se transforment avec le temps, en nations civilisées, et que l'humanité finisse par ne former qu'une vaste famille !..... Tout est possible sous le Ciel ; tout, sauf ceci : SUPPRIMER LA MORT ! ... Chacun la porte en lui-même, et si nous ignorons l'heure où elle fauchera, nous savons du moins que la seule chose, ici-bas, qui ne puisse nous manquer, c'est de mourir, et le plus souvent, de voir mourir quelqu'un des nôtres. Quelle inqualifiable légèreté de cœur ne suppose pas, chez l'être pensant, l'insouciance qu'il témoigne parfois sur le seul fait *absolument* certain de l'existence humaine ! Quoi ! nous mourrons *inévitablement* ; chaque cercueil, qui s'achemine vers le cimetière, nous dit : « Ton tour viendra ! » Et nous restons volontairement dans l'incertitude en ce qui regarde nos destinées les plus certaines ? Quelle contradiction de faits ! Quel inepte abandon de soi-même ?

Comme le poisson, en mettant sa tête sous une pierre, croit échapper au piège du pêcheur, l'homme espère éluder les terreurs de la tombe en n'y songeant point. Ces deux procédés, jouissent du même succès. Le pêcheur prend le poison et, plus sûrement encore, la mort saisit l'homme. Alors, frappé à l'improviste, il sent chanceler sa raison devant l'inexorable inconnu qui, vers le moment suprême se dresse à son chevet. Il demande à ses croyances négatives la fermeté féroce dont naguère il se targuait si fort ; le doute seul répond à son appel anxieux et, dans le

silence de ses nuits fiévreuses, il n'entend que ces mots répétés tout bas à son oreille : « Si tout ne finissait pas à la mort ? S'il y avait réellement des responsabilités d'outre-tombe ? » Savons-nous ce que pèse une telle pensée à la conscience d'un mourant qui a vécu uniquement en vue d'une destruction totale de l'être ? Ceci nous explique bien des faiblesses de la dernière heure, *chez de soi-disant libres-penseurs* qui, ne pensant rien à l'ordinaire, attendent pour réfléchir à ce qui devrait les préoccuper le plus, l'heure où l'homme devient incapable de réflexion. A ce moment de trouble horrible, le malheureux cède aux sollicitations qui l'obsèdent et, sans foi, sans espérance motivée, subit, plus qu'il ne les accepte, les pratiques religieuses dont les zélateurs le guettaient avidement. Sa triste fin n'offre en exemple ni l'humble confiance du chrétien sincère, ni la grandeur simple et sereine du spiritualiste convaincu, ni même le courage de mise en scène auquel, l'incrédule s'était dès longtemps exercé.

Ainsi le matérialisme est également impuissant à consoler celui qui meurt et celui qui survit. Tout ce que peut faire l'élite de ses adeptes, à ces instants souverains *où l'on se montre tel qu'on est*, et non tel qu'on voudrait le paraître, — le point culminant de leurs efforts, dis-je, consiste en une sorte de résignation mélancolique et passive qui fait peine à voir ; jamais un mot d'espoir, un regard inspiré, ne vient, un seul instant, suspendre les angoisses du dernier combat. C'est une double mort qui se consomme en eux.

Voilà, en fin de compte, tout ce que nous offre le matérialisme pour le jour où nous avons le plus besoin de force, de consolation, de lumière ! ! !

Lorsqu'on nous aura victorieusement démontré l'anéantissement de l'être, nous saurons l'accepter et le regarder en face ; car nous sommes faits pour la vérité ; il nous la faut, quelle qu'elle puisse être ; mais cette preuve, le matérialisme est encore à la faire, et, sur un sujet de cette importance, chacun a le droit de récuser les théories dont, jusqu'ici, l'autorité ne dépasse celle d'une simple opinion personnelle. Nous sommes donc fondés, nous, adeptes du spiritisme, à nous en tenir aux révélations reçues, ou, si vous le voulez, aux découvertes faites ces temps derniers sur ce qu'on peut appeler : « *Le lendemain de la mort* ».

Mais, parce que nous savons à peu près ce qu'il en est, s'en suit-il rigoureusement que, pour nous, la mort ait dépouillé, tous ses mystères et toutes ses douleurs saignantes ? Vous ne le pensez pas. Trop de voiles nous dérobent encore nos divers modes d'existence pour que de pénibles

incertitudes ne viennent pas aiguiser nos déchirants regrets. De plus, ne sommes-nous pas des êtres humains ? Donc, nous pleurons, nous aussi, nos morts, et nous n'affectons point un stoïcisme toujours suspect d'indifférence entre des cœurs unis. Toute séparation, même momentanée, n'est-elle pas un sujet de tristesse ?.....

Nous sommes des *affligés*, sans doute, mais nous ne sommes pas des *désespérés*, car, si l'enveloppe charnelle est détruite, nous savons pourtant que rien n'est moralement rompu entre nous et l'être suprême disparu ; nous sentons ses effluves chéries nous envelopper et nous bénir ; nous conversons avec celui qui nous précède et nous attend : notre âme le suit dans la lumière, et cette vue anticipée nous réconforte contre nos propres défaillances.

Dès lors, notre visite commémorative au cimetière change de caractère : ce n'est plus le culte du désespoir à la matière en dissolution, c'est la simple continuation des rapports moraux, un témoignage de fidèle souvenir à ces éléments, qui, pour un temps, personnifièrent le bien-aimé et lui prêtèrent une forme tangible. C'est à ce seul titre que ces tristes restes nous sont chers. Mais *lui*, *elle*, ce n'est point là que nous les cherchons et, tandis que notre main suspend des couronnes sur les tombes, — leur dernier asile terrestre — notre âme pleine d'espoir, s'élève jusqu'à leur nouvelle sphère ; elle franchit soudain le temps et la distance et, se sentant plus que jamais en intime communion avec eux, elle retrouve la sérénité nécessaire à l'accomplissement des devoirs qui lui incombent encore ici-bas.

Quand nos études spirites ne nous apporteraient que cette magnifique transformation de la douleur, ne serait-ce pas la peine de nous y livrer et de les répandre ?

Mais ces études nous donnent d'autres satisfactions. Elles nous apprennent, en effet, que la mort n'est pas un anéantissement, qu'au-delà des tombeaux l'humanité continue son existence et que, par le progrès, chacun de nous s'achemine, plus ou moins rapidement, vers la perfection, c'est-à-dire vers Dieu.

Avez-vous vu le papillon au corps étincelant, diapré de mille couleurs, fendant l'espace avec ses ailes d'azur, après avoir dépouillé son informe chrysalide de cette enveloppe répugnante de la chenille, dans laquelle l'insecte rampait sur le sol ? L'avez-vous vu, libre, affranchi, voltiger dans l'air ensoleillé au milieu du parfum des fleurs ? Oh ! admirez-le, car il est la fidèle image du phénomène de la mort.

L'homme aussi est une Chrysalide que la mort décompose. Le corps humain, vêtement de chair, dépouille misérable, rentre au sein de la terre, mais l'Esprit, après avoir accompli son œuvre, s'élance vers une vie plus haute, vers cette vie spirituelle qui succède à l'existence corporelle, comme le jour succède à la nuit, et sépare chacune de nos incarnations.

Pénétrés de ces vues, nous ne redouterons pas la mort et nous l'attendrons, non comme la fin de notre existence, mais comme sa transformation.

Chers lecteurs, écoutez cette admirable communication, *qu'un protecteur de l'Au-delà* a bien voulu me faire sur ce sujet palpitant : elle vous instruira, elle vous consolera, elle vous fortifiera.

« *Quand la mort étend sur vous son aile sombre et vous ravit les êtres*
« *chers que vous aimez, vous pleurez, vous gémissez, votre âme est affaissée*
« *sous la douleur.*
« *Votre sort est triste, ô vous qui ne comprenez pas la mort dans sa*
« *sublimité.*
« *Mourir, ce n'est pas faillir, ce n'est pas tomber, ce n'est pas même*
« *fléchir.*
« *Mourir, c'est grandir, c'est prospérer, c'est renaître à l'immortelle*
« *vie, c'est retremper son âme au grand foyer d'amour, source de toutes les*
« *vertus.*
« *Peut-on te blâmer, ô mort, quand tu dis à l'enfant qu'il vaut mieux*
« *être rose, cueillie avant l'aurore, que d'être fleur, battue par la tempête ?*
« *Peut-on te blâmer, quand tu dis au vieillard qu'il vaut mieux contempler*
« *les perles d'or qui scintillent dans l'azur, que de traîner plus longtemps*
« *un fardeau trop lourd pour ses faibles épaules ? Peut-on te blâmer quand*
« *tu dis au malheureux : Je prends ta douleur, je te laisse l'amour, je*
« *détruis ton esclavage et je te donne la liberté ?*
« *O mort, sois bénie et que ton nom, encore méconnu, soit fêté et couvert*
« *de lauriers !* »

Ah ! frères spiritualistes, plaignons et instruisons, si possible, ces pauvres cœurs fourvoyés qui ne savent pas discerner la vie sous les apparences de la mort et ne revoient, en celle-ci, qu'un brisement éternel, implacable, de tout ce qui, dans ce monde, constituait leur bonheur et leur gloire. Tendons, à ces désolés d'une fausse science, la main frater-

nelle qui relève ; initions-les, de notre mieux, à ces consolations sublimes que, plus heureux, nous avons goûtées. Lorsque l'humanité les aura comprises et acceptées, la mort, aujourd'hui si redoutable à ses yeux abusés, ne lui apparaitra plus comme l'aveugle application d'une loi injuste et cruelle mais comme une simple évolution transformatrice où chacun pourra puiser, sur sa future demeure, des révélations précieuses qui lui serviront de phare pour se diriger ici-bas vers les régions éthérées où nous attendent et nous attirent ceux qui, avant nous, sont partis pour ces mondes nouveaux.

Alors, avec le poëte, que je citais au début de mon article, nous pourrons encore dire :

« *Tout resplendit ! Du fond de l'éther radieux,*
« *Les Esprits épurés, innombrable phalange,*
« *Font tressaillir la Terre aux clartés de leurs yeux !*
« *O toi qui sais aimer les morts les plus funèbres,*
« *La prière du Ciel, peuple, descend sur toi !*
« *La splendeur de l'amour va chasser les ténèbres.*
« *Et tu scintilleras d'espérance et de foi !*
« *Rempli du souvenir des anciennes épreuves*
« *Et le regard tendu vers l'Immortalité,*
« *Tu porteras, avec la majesté des fleuves,*
« *A l'Océan divin, tes flots d'Humanité !*

H. VERDIER.

COMMUNICATION OBTENUE PAR M. D... MÉDIUM ÉCRIVAIN MÉCANIQUE

LA VENGEANCE DES CHOSES

Le Râteau

Le 16 Octobre 1906.

Toute la journée le gas Lucas a promené le vieux râteau sur la prairie.

Il est solide le gas. Il ne tient pas compte des lianes qui accrochent les dents du râteau qui gémit de toute sa vieille carcasse disjointe.

Un effort : han ! et la liane victorieuse retient une dent du pauvre invalide.

Le soir venu, sans pitié pour ses membres endoloris, il est abandonné sur le pré, couché sur le dos, sa mâchoire mutilée, levée vers le ciel, et juste, ô ironie du sort, à côté de la liane qui, enroulée autour de sa dent, se tord dans un rire muet pour le narguer.

Oh ! se venger !

Il sera exaucé. La nuit est venue; de l'autre bout du pré s'avance un couple. C'est Lucas, son bourreau, et Pierrette. Ils se tiennent par la main et se parlent tout près, tout près ; ils vont lentement.

Le râteau se fait invisible dans l'herbe ; ils viennent sur lui. Les amoureux sont si près maintenant l'un de l'autre que la bouche de Lucas touche presque la joue de Pierrette. Le gas lève le pied, le râteau, sournois, glisse ses vieilles dents sous le sabot, et... v'lan ! faisant bascule sous le poids de son bourreau, de son manche il coupe le baiser en deux.

Les amoureux affolés s'enfuient ; lui, retombe, les dents fichées en terre, satisfait. Il est vengé ! A. Piron.

Né en 1689, mort en 1773.

Nota. — Cette nouvelle est la première d'une série que notre ami Piron nous a promises. « J'ai trouvé original, nous dit-il, d'animer les choses inertes et de leur donner un certain esprit d'à-propos. La Fontaine a fait parler les bêtes et il n'était alors qu'un pauvre mortel, moi qui suis Esprit ne puis-je faire parler les choses ?... »

Communication obtenue par M. L..., médium écrivain

La Fête des Morts

Mes Amis, mes Frères,

Ce jour que vous appelez le jour des Morts a une signification toute autre dans notre monde des Esprits. Nous aussi nous fêtons ce jour, et c'est avec joie et allégresse que nous prenons part à ce grand jour de renaissance de nos chers absents. Car, chaque Esprit désincarné qui nous vient de la terre est une naissance dans notre monde et bien grande est la joie de ceux qui l'attendent dans l'Au-delà. Comme nous savons l'heure de cette renaissance, tous les

parents et amis de celui qui est disparu et mort pour vous, sont là qui l'attendent, prêts à le recevoir. Ils l'entourent avec la plus grande sollicitude de leurs fluides généreux jusqu'à ce que, dégagé de ses fluides grossiers, il se réveille à la réalité des choses.

Si cet Esprit, qui a quitté la terre, a passé sa vie à faire le bien, il sera accueilli avec tous les honneurs qui sont dus à l'esprit vainqueur sur la matière. Il sera complimenté par ses parents et amis et la joie et le bonheur seront sur tous les assistants.

Si, au contraire, il renaît à la vie spirituelle un Esprit qui n'ait rien fait pour son progrès, ou qui ait passé son temps à faire le mal, ses parents et protecteurs sont là également pour le recevoir au seuil de la porte éternelle. La douleur sur le visage de ces Esprits fait peine à voir et, dans leurs angoisses, ils s'efforcent à le ramener dans la bonne voie et le préparent ensuite à une nouvelle réincarnation où il aura à expier toutes ses fautes antérieures. Il aura donc mérité, dans sa vie prochaine sur la terre, une destinée d'expiation. C'est ce qui vous explique que vous avez, ici-bas, des êtres en punition, d'autres en réparation, d'autres, plus élevés, en mission. Ces derniers, Esprits d'élite, viennent par dévouement sur la terre pour faire avancer l'humanité. Ils y viennent porter le flambeau de leurs connaissances morales et intellectuelles, mais ils ne sont pas exempts d'épreuves, car, dans leurs missions, ils rencontrent souvent des obstacles à leurs projets et, souvent même, ils s'en retournent dans le monde spirituel sans avoir pu achever leur œuvre qui, selon les vues de Dieu, est terminée par un autre Esprit de même élévation. Voilà, mes amis, comment s'accomplissent les différentes existences des incarnés sur notre globe et comment aussi s'effectue le progrès sur notre terre d'épreuves et de malédiction.

Fêtez ce jour des Morts, mais ne les pleurez pas, car ils ne sont pas pour vous des disparus, mais des absents que vous retrouvez un jour et avec lesquels vous êtes appelés à gravir les échelons hiérarchiques du progrès jusqu'à ce que vous arriviez, par les différentes existences de l'expiation, de la réparation ou de la mission, à la divine harmonie qui unit tous les mondes, les régit avec la même loi d'amour et de sagesse.

Un Ami de l'Espace.

Cours abrégé de Spiritisme

Ecrit sous la dictée d'un Invisible

par Mlle J. F., médium écrivain, âgée de 16 ans

Des différentes situations de l'Esprit dans l'Espace

(Suite)

Une autre catégorie d'esprits reste, après la mort, dans le sommeil inconscient; ce n'est pas pour eux une punition, c'est un repos; c'est qu'alors, leurs facultés ont besoin, avant de passer dans le monde fluidique de reprendre les fluides nécessaires qu'ils avaient épuisés dans leur dernière existence. Cet état ne laisse aucun souvenir, ni heureux, ni pénible; il est plus ou moins long, suivant le degré de matérialisation, la constitution fluidique de l'esprit.

La situation faite aux criminels, par exemple, aux tueurs d'hommes, est tout autre. Leur tourment consiste en la vue de leurs victimes qui viennent leur reprocher leurs crimes, et cet état de souffrance ne prend fin que par le pardon mutuel de l'assassin et de la victime.

Un autre genre de situation est celle dans laquelle se trouvent les suicidés.

Dans tous les cas, sauf peut-être de rares exceptions, le suicidé qui a mis fin à ses jours par n'importe quel procédé et n'importe quel motif, a abrégé d'une durée plus ou moins longue l'existence qui lui avait été tracée ou qu'il avait choisie.

Il reste donc dans le trouble, le plus souvent à côté de son cadavre, ou le revolver au poing, la corde ou cou, etc., suivant le genre de suicide, tout le temps qu'il avait encore à vivre sur terre. Ce n'est qu'à la fin de cet état, plus ou moins pénible et long, suivant les nombreux cas et les nombreuses causes, et suivant la durée plus ou moins grande des années qu'il lui reste à vivre, que le suicidé se retrouve dans le milieu astral.

Généralement, tous ceux qui n'ont pas employé leur existence à travailler pour le bien et le progrès, éprouvent une souffrance, un malaise qui varient suivant l'état particulier de chaque individu.

Celui qui, au contraire, au rempli dans la mesure de ses forces et de ses moyens, la tâche qu'il lui incombait, reçoit à son arrivée dans l'Invisible la juste récompense de ses bonnes actions.

Dès qu'il est reconnu, il est heureux de se retrouver parmi ses frères de l'espace et il songe à employer à son instruction le temps qu'il doit passer dans sa nouvelle vie.

J'ai dit, dans le dernier chapitre, que plus l'esprit s'élevait, moins les réincarnations étaient fréquentes ; car plus il a de qualités et de facultés morales et intellectuelles, moins il a besoin de revenir sur terre apprendre ce qu'il a déjà acquis ; le séjour de l'astral lui est alors bien plus profitable, car il y trouve des connaissances nouvelles et bien plus étendues.

Le perfectionnement de l'esprit s'achève dans l'astral ; lorsqu'après avoir subi les épreuves et les souffrances de ses vies terrestres, il est arrivé à un degré d'élévation assez haut pour lui permettre d'habiter des sphères bien supérieures à la terre, et de plus en plus éthérées, alors c'est dans le monde invisible qu'il achève ses connaissances, et il repart ensuite comme missionnaire dans les régions moins heureuses.

Mais pour atteindre ce degré si élevé, que de travail, que d'efforts, que de luttes ! A chacun selon ses œuvres : le bien et le mal, les actions faites au grand jour et les actions secrètes bonnes ou mauvaises trouvent toujours, non en cette humanité dans laquelle vous vivez, mais dans une humanité plus juste, où règne la suprême Equité, la récompense du devoir accompli ou les peines méritées par celui qui a abusé de toutes façons de la vie qui lui avait été donnée.

Pluralité des Existences — Réincarnations

La pluralité des existences que beaucoup d'esprits rejettent comme étant contraire aux lois naturelles est au contraire légitime et raisonnable.

Nier la réincarnation, c'est nier le progrès de chacun s'accentuant vers l'idéal rêvé, c'est nier le progrès de l'humanité entière. Bien orgueilleux celui qui croit posséder dans la courte existence qu'il passe sur la terre toutes les qualités et toutes les vertus qui pourraient le dénommer homme de bien et de génie, sans taches et sans reproches. Il faut aussi avoir une idée bien étroite de la vie de l'Être, pour concevoir qu'elle ne puisse se continuer au-delà de ce que l'on nomme la mort, et croire qu'avec le corps, cet être a cessé de vivre.

La pluralité des existences est rejetée d'une part par les adeptes des diverses religions les plus répandues, catholicisme, protestantisme, et les

différentes sectes qui en découlent ; de l'autre par les athées et les matérialistes. Les premiers la repoussent comme détruisant absolument les bases sur lesquelles repose l'édifice de leurs dogmes et croyances ; les autres en voyant dans cette théorie l'anéantissement de leurs principes néantistes. Et cependant si tous voulaient réfléchir et juger aussi, ils se demanderaient cela : « Puisque Dieu, la bonté et la justice même, nous a créés tous égaux à ses yeux, pourquoi sur cette terre tant de souffrances, de misères pour les uns ; et pourquoi tant de plaisirs, tant de richesses pour les autres ? Qu'ont fait de plus au monde que les autres, ceux qui jouissent du bien-être que leur procurent les malheureux sur qui ils empruntent cet avoir ? Puisque l'existence actuelle est la première et dernière, pourquoi Dieu nous y a-t-il placés à des degrés si différents, pourquoi chacun ne jouit-il pas de la même égalité commune ? Comment celui qui vit misérable et meurt de faim a-t-il mérité cette existence plus que le riche qui s'abreuve de plaisirs et d'orgie ? »

Ils auraient encore bien d'autres questions à se poser, ces esprits qui ne veulent pas chercher et étudier et qui se contentent de dire : « Cela ne doit pas nous regarder, c'est Dieu qui règle ces destinées », ou bien comme les matérialistes : « C'est dans l'ordre des choses naturelles ! »

Elles seraient vraiment bien iniques ces choses naturelles pour permettre de semblables états chez les individus qu'elles auraient conçus. Si donc ils se posaient les questions ci-dessus, ils répondraient en réfléchissant : « *Tout effet a une cause. Donc s'il existe un tel état de choses, c'est qu'une cause inconnue l'a engendré* ». Alors ils chercheraient cette cause inconnue pour eux et qui est celle-ci : *la justice divine.*

Ils apprendraient ainsi que rien de ce qui existe, de ce qui souffre n'est injuste. Comme je l'ai dit dans le précédent chapitre : « *A chacun selon ses œuvres* ». Ce qui, à leurs yeux, paraît une monstrueuse injustice, n'est que la résultante du bien ou du mal accompli par celui qui peine et qui souffre. Seule, la pluralité des existences peut réparer cette chose qui semble injuste aux yeux des hommes.

Si l'être qui vit actuellement, jouit des bienfaits matériels que lui donnent sa situation et la civilisation ; s'il est aidé par ses facultés morales et intellectuelles très développées ; si en un mot, il vit heureux, c'est qu'il est près d'avoir terminé l'expiation de ses fautes passées, commises dans des existences antérieures, c'est qu'il a réalisé la somme d'efforts nécessaire pour avoir droit à ce que l'on nomme sur la terre le bonheur, mais qui n'est toujours que relatif.

Celui qui, au contraire, isolé du sein de la société, défavorisé et dépossédé par tous, rejeté dans la cohue des masses misérables, celui qui passe une vie à travailler sans repos pour atteindre à la fin du jour le pain qui doit assurer son existence, celui-là expie le mal qu'il a commis dans ses vies antérieures. Et jusqu'à ce qu'il soit arrivé au degré d'élévation qui le classera parmi les êtres capables d'être utiles en toutes choses à la société, il réparera, d'existence en existence, le mal, le tort qu'il a fait à ses semblables.

Prenons maintenant quelques cas particuliers, qui font partie néanmoins de la généralité. Dans le cas où l'on voit par exemple dans des frères, des parents ou enfants ennemis, qui se sont nui les uns aux autres pendant une ou plusieurs vies antérieures, et qui ont pris la résolution de vivre en commun dans la même famille pour apaiser leurs discordes. Mais souvent, ces discordes reviennent dans leur nouvelle existence ; ils sont incapables de les concilier ou de maitriser leur antipathie et quelquefois leur haine ; c'est ce qui explique les parents ennemis.

Dans d'autres situations, l'individu qui, par exemple, reçut une fortune considérable pour en distribuer la plus grande part à ses semblables malheureux, et qui la garde pour lui, revient, dans une existence suivante, pauvre et malheureux pour sentir combien il fut injuste et voir par lui-même combien auraient été heureux ceux qu'il aurait soulagés.

Le criminel d'une vie passée revient la victime dans une existence prochaine, pour réparer et comprendre l'acte qu'il a commis sur un individu semblable à lui.

Le suicidé revient sur terre avec la résolution de résister à la tentation d'un nouveau suicide. Il recommence souvent pendant plusieurs vies successives son acte de lâcheté envers lui même avant de vaincre définitivement cette passion du suicide.

Presque dans tous les cas, l'existence subie actuellement par chacun est le contraire de celle que nous avons subie précédemment.

Il y a cependant exception pour les esprits assez élevés à tous les points de vue, pour les esprits missionnaires qui viennent soit pour s'instruire sans avoir besoin de souffrir péniblement, soit pour instruire leurs semblables moins élevés qu'eux.

Depuis le plus misérable des humains jusqu'à l'être assez instruit pour comprendre et éviter de subir la loi naturelle : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît* », toute l'échelle de ces êtres subit

l'épreuve, l'expiation de ses œuvres passées ou la récompense des actes justes et généreux qu'il a accomplis précédemment.

La justice divine est immuable et infaillible. Celle des hommes n'est qu'une forme établie par des esprits qui n'étaient pas incapables de se tromper et qui par conséquent, disparaîtra à mesure que tomberont les bases plus ou moins réelles et équitables sur lesquelles repose la société actuelle, et que par des réincarnations nombreuses, l'humanité se transformera peu à peu en véritable société de fraternité et de solidarité.

(A suivre).

QUELQUES FAITS INTÉRESSANTS

Je suis convaincu que ma mère viendra me visiter et me donner des conseils en me révélant ce qui nous attend dans la vie future.

SAINT-AUGUSTIN.

C'est surtout par les faits que l'on convainc. Aussi nous proposons-nous d'en faire connaître quelques-uns dans les articles suivants.

Nous empruntons ce qui suit à l'*Essai sur l'humanité posthume et le Spiritisme*, d'Adolphe d'Assier, en essayant de résumer d'une manière claire et correcte ce que nous y trouverons.

Nos lecteurs pourront et même devront nous objecter : « Qu'est-ce qui nous prouve que ces faits sont vrais ? »

Assurément, rien ne nous prouve que tel fait est vrai ou au moins n'est pas amplifié considérablement, soit par l'imagination du narrateur, soit volontairement. Mais quand un grand nombre de faits arrivent à notre connaissance, nous ne pouvons pas croire que tous ceux qui les rapportent nous ont trompés et nous sommes forcés d'admettre que quelques-uns au moins sont vrais.

L'auteur du livre dont nous parlons était un homme très instruit ; il a fait plusieurs ouvrages remarquables sur la grammaire, sur le langage et sur la philosophie naturelle ; enfin, et cela étonnera bon nombre de lecteurs, il n'était pas spirite car il termine sa préface par cette phrase : « L'idée philosophique du livre peut se résumer ainsi : faire rentrer dans le cadre des lois du temps et de l'espace

les phénomènes d'ordre posthume niés jusqu'ici par la science, parce qu'elle ne pouvait les expliquer et affranchir les hommes de notre époque des *énervantes hallucinations du Spiritisme* ».

Cependant, comme on le verra, il admet le corps fluidique, mais il pense qu'il est engendré par *l'éther mesmérien* ou fluide nerveux.

Voici quelques faits intéressants :

Commençons par l'histoire posthume de l'abbé Peytou, curé de Sentenac (Ariège). L'auteur rapporte trois faits dont presque tous les habitants de la localité furent témoins. Ils sont relatés dans une lettre d'un M. Augé, ancien instituteur à Sentenac, lettre que nous résumons :

SENTENAC-DE-PÉROU, le 8 mai 1879.

1° Quand, il y a environ quarante-cinq ans, M. Peytou, curé de Sentenac fut mort, on entendit chaque soir quelqu'un remuer les chaises dans les chambres du presbytère, se promener, ouvrir et fermer une tabatière et se produire le bruit que fait un homme qui prise. Les nommés Eycheinne, maire de la commune, et Galy, voulurent s'assurer si ces bruits étaient réels. Un soir, armés chacun d'un fusil et d'une hache, ils résolurent d'aller passer la nuit à la maison presbytérale. Ils s'installent à la cuisine, près d'un bon feu. A un moment donné, dans la chambre qui est au dessus de leur tête, ils entendent les chaises remuer, quelqu'un marcher, puis descendre l'escalier et se diriger du côté de la cuisine.

Arrivé en face de la cuisine, celui qui semblait marcher prend une prise de tabac (les hommes l'entendirent) et passe dans le salon où il paraît se promener. Les sieurs Eycheinne et Galy passent au salon et ne voient rien. Ils parcourent alors la maison de haut en bas et ne voient rien de dérangé. Eycheinne dit à Galy : « Ce ne sont pas des vivants, mais bien des morts qui font ce bruit; c'est M. le curé Peytou, c'est son marcher et sa manière de priser ».

2° Marie Calvet, servante du successeur de M. Peytou, était occupée à laver les ustensiles de cuisine, quand un curé passe devant elle sans lui adresser la parole. Elle crut que c'était son maitre, mais levant la tête, elle se retourne et n'aperçoit plus rien.

3° Anne Maurette, épouse Ferrau (Raymond), allait, à la pointe du jour, à la montagne, chercher une charge de bois. En passant devant le jardin presbytéral, elle voit un curé qui se promenait, un bréviaire à la main, le long de l'allée. En revenant de la montagne avec son âne chargé de bois, elle rencontre le curé devant l'église : « Vous vous êtes levé bien matin, dit-elle » — Non, répondit le curé, il n'y a pas longtemps que j'ai

quitté mon lit ». — « Alors, quel était ce prêtre qui récitait, à la pointe du jour, son bréviaire dans l'allée de votre jardin et qui s'est retourné au moment où je voulais lui adresser la parole ? J'ai été heureuse de croire que c'était vous ; je serais morte de peur si j'avais pu croire que c'était le curé qui n'est plus. »

Voilà, Monsieur, trois faits qui ne sont pas le produit d'une imagination déréglée. Sont-ce des revenants ? Je me garderais de l'affirmer, mais c'est toujours quelque chose qui n'est pas naturel.

Votre bien dévoué,

(A suivre) Isidore LEBLON. J. AUGÉ.

NOTRE FEUILLETON

PÉRÉGRINATIONS DE DEUX AMES SŒURS

(Suite)

Nous avons laissé Guarik en tête à tête avec la sybille. Chaque fois que le jeune homme a tenté d'interroger cette mystérieuse femme, elle lui a imposé silence d'un geste.

Elle prête l'oreille semblant attendre : bientôt un sourire de satisfaction paraît sur ses lèvres et, sans mot dire, elle ouvre la porte avec précaution. Alors Guarik perçoit distinctement des pas légers faisant crier le sable de l'allée, et, bientôt, n'en croyant pas ses yeux, il voit apparaître Julia suivie de son esclave.

Nimbée par la lune, sa longue chevelure noire tranchant sur sa tunique blanche, la jeune fille a plutôt l'air d'un être irréel que vivant.

Le gaulois, encore sous la surprise de tout ce qu'il voit et entend depuis quelques jours, croit sincèrement à une nouvelle vision, et éperdu, il se laisse tomber à genoux avec un geste d'adoration vers la jeune romaine. Cependant cette dernière, arrivée sur le seuil, à un moment de craintive hésitation avant de pénétrer dans le temple.

Mais alors elle ressent une légère pression sur le bras qui l'invite à avancer. Cela lui rappelle que sa mère lui a dit qu'elle ne la quitterait pas. Elle entre résolument, suivie d'Anita.

La sybille s'avance sans mot dire, lui prend les mains et la fait asseoir sur le siège, à côté de celui où Guarik était.

Ce dernier, toujours agenouillé et comme hypnotisé, contemple toujours la jeune fille.

Anita s'est accroupie aux pieds de sa maîtresse et, peu à peu, le même phénomène d'il y a quelques instants s'accomplit de nouveau et bientôt Julia peut revoir sa mère.

Au même instant, Guarik pousse un cri indescriptible ; la sybille vient de se transformer comme la veille dans la grotte et sa mère paraît également devant lui.

« Mes enfants, dit cette dernière, prêtez bien toute votre attention « afin que les paroles que vous allez entendre restent à jamais gravées « dans votre mémoire. Sachez qu'une ère nouvelle va s'ouvrir pour les « habitants de la terre. Les temps sont venus où l'homme accomplira « une révolution sociale. Des idées nouvelles vont se faire jour. Il faudra « des siècles pour arriver à cette apogée, mais la marche en avant « s'accomplira quand même, sans un pas de recul.

« Dieu choisit pour travailler à cette révolution des âmes pures qui, « dès maintenant, seront initiées. Réjouissez-vous, mes enfants, vous « êtes du nombre de ceux qui doivent servir ce vaste projet. Que toutes « les souffrances, tous les déboires, toutes les humiliations que vous « allez subir, soient adoucis par la pensée que vous travaillez à la « rénovation du genre humain. »

« A partir de ce jour, votre mission commence. Soyez forts pour la « lutte et surtout n'oubliez pas que vos mères sont toujours à vos côtés. « Allez, mes enfants, que votre destinée s'accomplisse. »

Sur ces mots, les deux apparitions se fondent peu à peu, cependant que la sybille et l'esclave reprennent leur aspect naturel.

Revenus de leur stupeur, Julia et Guarik s'apprêtent à partir. Trop émus pour se parler, ils se tiennent debout, l'un devant l'autre, sans pouvoir se décider à franchir le seuil du temple.

Alors la sybille souriant s'avance et, prenant la main de Julia, la met dans celle de Guarik. Comme électrisés par ce contact, ils tombent dans les bras l'un de l'autre et le jeune Gaulois dépose un baiser brûlant sur le front de la romaine.

Ah ! certes, à ce moment-là, il n'y avait plus en présence la grande dame romaine et le misérable esclave ; il n'y avait que deux êtres, jeunes et beaux, qui s'aimaient et, à leurs yeux, toutes les conditions et conventions sociales disparaissaient pour faire place au rayonnement de leur bonheur.

Quand ils desserrèrent leur étreinte la sybille avait disparu.

(A suivre).

Le Gérant : E. DURAND.

Agha. — Imp. Agricole et Commerciale, rue Sadi-Carnot, 11 bis.